

SABINE HUYNH

LA MER ET L'ENFANT

ROMAN

GALAADE ÉDITIONS

*Pour A., A. et A., mais aussi A.;
et D. et O. – mes lumières*

Depuis la minute où il est né je vis dans la folie.

Marguerite Duras, *Les Petits Chevaux de Tarquinia*

*L'heure est venue peut-être de faire ce seul et unique effort :
considérer ma vie. Je me vois au cœur d'un désert immense.
Je parle de ce que j'ai été naguère, littéralement parlant,
et je tente de m'expliquer comment j'en suis arrivé là.*

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*

SAMEDI

Que sais-tu de moi, de nous, de ce jour-là, ma fille ? Estelle, à qui j'écris sans lui écrire, sans savoir si elle existe quelque part. J'ai failli le faire ce jour-là, le jour du premier anniversaire de ta naissance. Nous passions l'été dans une petite ville côtière lugubre, elle s'appelait Saint-Clair. Tu sais tout ou tu ne sais absolument rien, de ce que t'a dit ton père, de ce que tu vas lire, ou pas.

J'avais pris mes lunettes de natation avec moi. On peut dire que c'était prémédité, comme le sont les crimes. Je les serrais tellement fort dans ma main que j'avais l'impression qu'elles fondaient. Au loin les vagues naissaient, enflaient, se rapprochaient, s'écrasaient, expiraient. Je voyais leurs langues avides s'étirer pour lécher l'enfant blond assis dans le sable. Leur livrer l'enfant en offrande, ou me noyer. Est-ce que j'avais le choix ? Je perdais déjà pied. Je voulais vivre, je voulais mourir.

L'enfant. C'est ainsi que je parlais de toi, pensais à toi, regardais vers toi : l'enfant – pas mon enfant, juste l'enfant.

L'enfant grelottait. Le soleil n'avait pas encore réussi à réchauffer l'eau, je doute qu'il ait jamais réussi à la réchauffer ce jour-là. Elle a probablement gelé depuis. Gelés mes souvenirs, glacée ma vie, et je porte dans mon ventre une pierre. Ce jour-là s'est dressé entre nous et la vie comme un barrage infranchissable. Notre vie ensemble et séparées est un fleuve endigué depuis plus de trente ans.

L'enfant était un être auquel je faisais si peu attention que parfois c'était comme s'il n'était l'enfant de personne. J'allais à l'encontre, je ne savais pas faire autrement. Tout cela était une grossière erreur.

Ses joues en feu. Il pleurnichait encore. Les reflets dansants du soleil sur la mer agissaient peu à peu comme un baume contre la douleur. Je pensais qu'il l'avait échappé belle, qu'il avait eu de la chance, cet enfant, toi.

Estelle, tu sais ou tu ne sais pas que je ne t'ai jamais confiée à personne, ni à une crèche, ni à une nourrice. Je ne voulais pas avoir de comptes à rendre. De toute façon, les crèches étaient des endroits pour les gens normaux, et nous, nous nous démarquions. On me prenait pour une

folle et on croyait que tu étais retardée. Tu ne faisais rien comme les autres bébés. La journée, tu te contentais de rester assise dans un coin, bien droite, et tu t'occupais en regardant autour de toi. Tu m'observais en train de t'observer. Tu plongeais dans mes yeux, harponnais mes pensées avec tes pupilles sombres, scrutatrices – celles de ton arrière-grand-mère morte à Chelmno. Ton regard sur moi déshabillait mon âme, mes desseins. Il interrogeait mon existence, alors que je n'avais aucune réponse pour toi. Aspirée par une vacuité assourdissante, je doutais du fait que j'étais encore en vie.

La nuit, tu dormais aussi avidement que tu avais regardé le jour. Tu dormais, dormais, pendant que je surveillais ta respiration; ton souffle était inaudible. Tu faisais tout presque sans bruit. Tu paraissais ne jamais vouloir déranger personne avec ta présence, et surtout pas ta propre mère. C'était comme si tu sentais qu'un rien pouvait me faire basculer, alors tu te tenais tranquille. Tu sentais peut-être qu'il y avait du danger à me provoquer.

Tu riais peu, tu te faisais rarement entendre, tu prenais peu de place, tu paraissais rachitique. Ton père t'appelait « ma crevette ». T'a-t-il jamais appelée ainsi dans votre vie sans moi ? Avez-vous eu une vie sans moi, après ? Moi, je crois que je suis restée dans le sas de la mienne.

Ton pédiatre, un homme dont la bouche restait perpétuellement coincée dans une moue de dédain, me répétait à chaque visite que tu avais maigri. Il me demandait de faire attention. Je me fichais royalement de ses remarques empoisonnées. Je savais bien que tu prenais à la fois de moins en moins de place dans mon cœur, là où ça fait souffrir, et trop de place dans ma tête. Il fallait en finir.

Tu étais chétive, mais qu'est-ce que j'aurais fait avec un gros bébé dont la chair m'aurait réclamé ce que je ne pouvais donner ? Non, je n'aurais su que faire si tu avais été différente, si tu avais été prenante, comme on peut le dire d'une situation ou d'une tâche. Toi, tu n'étais pas envahissante, comme si tu savais que cela aurait été pire si tu l'avais été. Je l'aurais peut-être fait plus tôt. Toi, tu étais ma peau de chagrin.

Plus de trente ans après, repenser à ce qui s'est passé à cette époque-là me perturbe, mais le barrage a cédé, les scènes me reviennent. Plus j'y pense, et plus mes pensées convoquent de nouveaux souvenirs dont je ne sais que faire. Je ne peux rien expliquer, alors j'écris. Avec le temps, repousser les peines avait cimenté mes pensées. Aujourd'hui, ma tête est aussi dure que ma nuque est inflexible, que mes épaules sont bloquées en équerre, que

mon dos est coulé dans un béton de douleur. Mais on continue quand même, parce que qui sait, demain cela pourrait aller encore plus mal et ce serait trop tard.

J'ai mal à cette vieille cervelle dans laquelle ressurgit sans prévenir ce qui a été, a précédé, a suivi... On appelle ça se rappeler, mais si l'on doute de tout, cela n'a peut-être rien à voir avec la réminiscence. De quoi se souvient-on au juste, sinon de détails sans réelle importance ? L'essentiel est perdu, il ne refera jamais surface. Je ne me souviens de rien en réalité, j'invente tout. Fantasma d'écriture, écriture du fantasme, je n'en sais rien, c'est sans doute la même chose. Cela se bouscule dans ma tête. Je vais laisser dire, écrire ce qui me passe par la tête, comme ça me vient. Je ne puis faire mieux.

Nous ne nous sommes jamais parlé, comment m'y prendre ? Je lève le stylo, j'ouvre la bouche, ma pensée se tend vers toi, vers le vide de ton absence.

Je n'en peux plus de cette solitude exécrationnelle. C'est totalement infect de s'éteindre seule, cassée en deux par cette douleur qui vrille de haut en bas, dans le sens de la longueur, parce que c'est terriblement long, la douleur, ça s'étire intemporellement, ça ne se compte ni en minutes ni en années, c'est là et ça creuse ta tombe.

Je n'en peux plus de me taire, je dois raconter – mais raconter quoi? Je t'écris sans rien savoir de toi ni de ce qui adviendra de ce cahier une fois que je serai partie. Je vais le noircir puis je le brûlerai. L'intimité brûle-t-elle bien? L'intime brûle, il est brûlant. Je ne suis qu'un amas de cendres qui s'effondre lentement. Me plaît l'idée d'un autodafé d'intimité.

Nous sommes des inconnues l'une pour l'autre. Si je te crée dans ces lignes, je te donne une voix. Je me demande si ta voix ressemble à la mienne. La belle-mère d'une camarade de lycée avait exactement la même voix qu'elle, alors qu'aucun lien de sang ne les liait. Elle était passée de l'une à l'autre. Je me demande quelle voix on a, à part celle que les autres entendent. Je n'ai jamais entendu la tienne.

Je t'écrirai tous les jours, aussi longtemps que mes forces me le permettront. Mais qui sait, je me laisserai peut-être très vite de cette mascarade, et je retournerai à mon mutisme, car pourquoi écrire à un fantôme? Et parler de ce dont tout le monde se fiche? Ce dont on n'est pas sûr soi-même?

Si je disais que j'étais ta mère, qu'est-ce que cela changerait? Ta mère: deux mots qui font croire que tu me

possèdes. Mais il n'y a pas eu de mère, et rien à posséder. Je me regarde, je regarde mes mains, mes poignets, le reste a disparu sous des couches de tissu. J'ai froid. Je ne suis plus que cela, une main gauche qui prend appui pour qu'une main droite puisse écrire, en tremblant un peu.

On peut perdre pied alors qu'on croit être encore là, gobant l'air à la surface. On est assis devant une fenêtre en train d'écrire, on voit son reflet, mais en réalité on est déjà sous l'eau. On s'enfonce. On assiste à sa propre noyade. Je suis en train de couler. En disparaissant, je deviendrai peut-être essentielle aux yeux de tous ceux qui n'ont jamais cru en moi.

J'ai été mariée un jour, et du jour au lendemain, je n'ai plus jamais revu ton père, je ne t'ai pas revue toi non plus. Se retrouver bannie, enfermée, hors de sa vie, comme une femme qu'on aurait mise dans une boîte avant de l'escamoter d'un coup de baguette magique. Les tours de prestidigitation te font toujours douter de la réalité qui prétendait exister avant qu'ils aient eu lieu. Un jour, j'ai eu les documents du divorce entre les mains. À part quelques minuscules points rouges qui ont ponctué ma peau et ma rétine, à part quelques aigreurs diffuses, c'est comme si notre mariage n'avait jamais existé.

Notre couple avait été broyé par des années de compression. Qu'est-ce que c'est au juste que le couple, sinon l'intimité systémique de deux personnes inconciliables mais liées parce qu'elles se sont attachées. Deux rhésus sanguins incompatibles. Deux corps joints par la force d'un courant électrique, puis tirant, fuyant dans des directions opposées ; et tournant, tournant, cherchant à l'aveuglette le soleil des débuts désormais éteint ; et forçant, forçant, jusqu'à la déchirure ? Un duo romantique qui vire au rapport de force, à la réunion occasionnelle de deux corps étrangers sur une couche froide. Malgré tout, serrer les dents, fermer les yeux, endurer, par habitude. On s'habitue même à se détester, à se faire du mal. Arrive alors un moment où l'on ne peut plus ni faire la paix, ni se séparer, parce que le conflit permanent nous donne l'impression d'être vivants. Quand j'ai senti qu'il allait me quitter, je lui ai fait un enfant. L'enfant n'était pas désiré. L'enfant est mort.

Un jour, un enfant apparaît, et une femme commence à disparaître. Non, rien de ce cauchemar n'a jamais été. Le cauchemar d'une femme devenant un corps maternel abritant un destin. Non, ce n'est pas possible, elle ne peut pas, elle ne se sent pas capable, elle est obligée de refuser, d'expulser, de rejeter. Elle ne peut pas.